

Spéléologie

Le Clétet dé las Tiabes L'Aven de la Courouo

— Halte-là !...

Arrêté dans mes forêts où le sanglier même respecte mes divagations capricieuses et solitaires ! Au lendemain de la traversée intégrale du Hayau, au moment peut-être de nouvelles découvertes ! car Lebrun, Ponnau et Blanchet attendent, là-haut, un guide et des échelles. Que la Spéléo est fertile en obstacles imprévus !

L'affaire n'est pas grave. En ce 5 août 1944, je suis simplement tombé sur des maquisards énervés qui traquent allemands et miliciens, non pas les braves gens. Ils m'offrent même la joie de constater qu'entré Français loyaux et sans parti-pris, on finit toujours par s'entendre, quelles que soient les divergences d'opinions. Après un entretien orageux, le chef du groupe reconnaît l'imprudence de son installation hâtive au hameau de Rieulhès, et me promet de quitter les fermes où il compromet de paisibles paysans, impuissants en face des représailles sauvages et aveugles de l'occupant. En se réfugiant à la Bouhadère, qu'il va visiter, il aura un repaire sûr, inconnu de quiconque : le poste d'observation sur la route nationale sera incomparable, et, en réalisant une affaire avantageuse, il aura contribué à une bonne action, la sécurité de ses compatriotes. Il en convient aisément ; sur quoi nous nous quittons bons amis...

A 14 heures, le cœur léger, je m'enfonce dans le bos de la Sède, à la recherche de mes compagnons.

— Ohé !... Ohé !...

Ils sont encore là. Ils ne se sont pas lassés d'une attente qui ressemblait à une désertion. Quelques pas de plus, et je dépose mon barda à leurs pieds, en les mettant au courant des incidents de la matinée. Comme le temps presse, il faut abréger les bavardages et descendre sans plus tarder au Clétet dé las Tiabes, beau puits creusé sur l'arête au sud du col des Bédourets. A moi l'honneur de passer le premier, malgré la sueur qui ruisselle de mon front. L'engage résolument le pied sur une échelle de 20 mètres que nous estimons suffisante. Quelques choucas aux pattes roses virevoltent gracieusement dans l'ombre en poussant des cris d'effroi.

« Rassurez-vous, mes braves amis, je ne toucherai pas vos nids et je ne troublerai pas longtemps votre solitude ».

En les observant, j'atteins le dernier barreau, mais non pas un palier. Il s'en faut de cinq mètres environ.

« Assurez fort, là-haut ! J'abandonne l'échelle ».

Qu'ont-ils compris ? Comme un lourd paquet, je choisis brutalement, sans mal heureusement, sur un lit

de feuilles que les tornades d'hiver ont amoncelé en cet endroit.

Quelques interjections... polies rappellent mes compagnons à l'attention et à la prudence : grâce à quoi Blanchet et Lebrun peuvent me rejoindre sans accroc à l'entrée d'une caverne qui bée sous l'encorbellement des rochers. De conserve, par des exercices d'assouplissement à travers une enfilade de chatières, de labyrinthes, de laminoirs, d'étréitures, nous nous glissons de bloc en bloc jusqu'au cul-de-sac terminal. Par des tentes minuscules, un vent froid nous fouette le visage : mais il est impossible de forcer ces obstacles. A la cote — 45 mètres, nous avouons que nous n'avons rien vu de sensationnel. Gouffre pour spéléologues qui ne tentera jamais les touristes, il restera, inconnu de tous, le refuge paisible des choucas.

Il est à peine 17 heures quand nous sommes de nouveau réunis sur le turon. Le soleil brillant encore bien haut dans le ciel, en route pour le Malh Nègré et le puits de la Courouo. L'infatigable Blanchet, au jarret d'acier, ne nous laisse pas un instant de répit et nous entraîne dans la futaie à vive allure, tant il rêve de prouesses acrobatiques. Devant l'entrée minuscule que je lui montre, il fait la moue :

— Ce n'est que ça, votre fameux gouffre ? Mais il n'aura même pas vingt mètres !

Tel n'est bientôt plus l'avis de Ponnau, qui descend le premier. A peine arrivé au bout de l'échelle, qu'il remonte :

— Il faut tous les agrès. Ça va très loin.

Cinquante mètres d'échelles sont lancés dans le petit entonnoir obscur et Ponnau, convenablement assuré, repart plein d'enthousiasme et disparaît à nos yeux. Trente mètres de corde se sont déroulés sous nos doigts. Bien faible, un cri de joie monte vers nous :

— La diaclase s'élargit et prend de vastes proportions. Assurez ! Je continue.

Quarante mètres sont passés. Ponnau ne parle plus. On crie, on appelle : l'abîme ne répond pas : seule son haleine humide rampe et s'étale au ras de l'herbe, caressée par les derniers rayons du soleil. Notre ami est muet : il lutte cependant : la traction vigoureuse sur la corde nous transmet ses efforts, sans doute ses espoirs. Va-t-il, d'un instant à l'autre, crier victoire ? 50 mètres. Il est au bout de l'échelle. Malgré celà, la corde reste tendue, le gouffre silencieux. Les minutes s'écoulent anxieuses. Que se passe-t-il ?

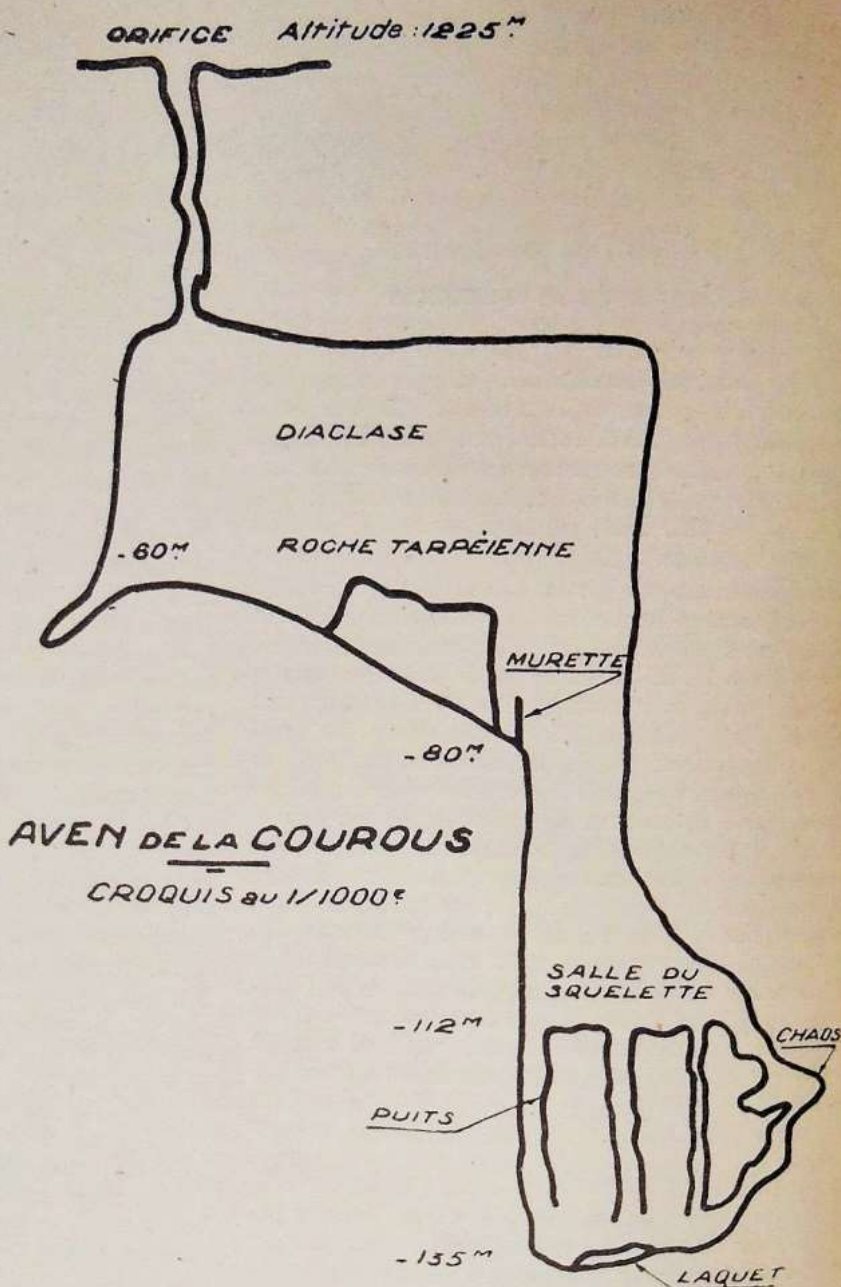
Au loin, l'Angélus sonne faiblement au clocher de Rieulhès pendant que le hibou hulule au ravin des Escurelhes. La nuit tombe rapidement. Penchés sur le trou sombre, nos yeux s'écarquillent à percer les ténèbres obstinément opaques, nos oreilles tentent vainement de surprendre un signe, un appel. Enfin!...

la corde semble se détendre !... Blanchet tire. Ponnau est toujours attaché, et il remonte. Il a même tôt fait de nous rejoindre, et pendant qu'on roule le matériel, il nous explique son silence et nous livre ses impressions. Au-delà de 30 mètres, le boyau étroit qu'il bouchait de son corps s'est brusquement ouvert sous le plafond d'une salle immense. Faisant caisse de résonance, la salle dans laquelle il se balançait comme une simple araignée, a étouffé tous ses appels. Impossible de communiquer désormais avec nous. Malgré cet inconvénient, il a poursuivi la descente sans à-coup jusqu'au bas de l'échelle. Mais là, il n'y avait aucun palier. La lumière de son photophore s'estompait dans un halo brumeux et ne révélait aucune saillie de roc, aucun bec, aucun support. Après avoir sondé vainement l'obscurité de cet antre ténébreux, force lui fut de remonter. Tout ce qu'il sait, c'est que c'est immense, impressionnant.

Nous n'avons rien à répondre à cet exposé gros de mystère ; nos pensées s'agitent trop tumultueusement dans notre cerveau pour que nous soyons capables d'exprimer la moindre opinion raisonnable. Quelle passion étrange que la Spéléologie ! Comme le cœur humain est compliqué ! Naguère déçus parce que le Cléret de las Tiabes s'était livré trop facilement, nous serions actuellement presque tristes parce que, ici, nous n'avons pu aller jusqu'au bout. Ne devrions-nous pas être pleinement satisfaits à la pensée des perspectives futures ?

Nos peines ne sont pas terminées. Une expédition est organisée quelques jours plus tard avec un groupe de toulousains pourvus d'un matériel abondant. Mais, parce que on aura vu trop grand, on échouera piteusement. Ceux-ci partent en avant-garde prospecter les avens de Sarro-Pourcou et du Cot de Lhez : quand je cours à leur rencontre deux jours plus tard et que j'entre à la cabane du Prat d'Aurelh, je ne trouve qu'un refuge abandonné, perdu dans le brouillard. Lassés de la montagne, fatigués de la marche, déçus de buter sur des trous obstrués, ils se sont hâtés vers la ville, infidèles au rendez-vous, insensibles à l'attrance des gouffres. Je suis seul à me pencher mélancoliquement sur le puits de la Courouo qu'ils ont méprisé, dédaigné, abandonné.

Blanchet, lui, ne renonce pas. Le 8 octobre, il est à Saint-Pé avec cent mètres d'échelles, prêt à remon-



ter le soir même à la cabane du Prat d'Aurelh. A. Gaudin, J. Prat et Mlle Renaudet nous accompagnent pour nous prêter main forte. Hélas ! Au réveil, le lendemain, la pluie tombe et le brouillard enveloppe la montagne. Serait-ce une course inutile ?

Vers onze heures, une légère éclaircie. Le départ est décidé et nous atteignons rapidement l'orifice du puits. Sans désespérer, nous y dévidons les cent mètres d'échelles. Instruits par l'expérience, nous convenons d'un code de signaux au sifflet pour communiquer les uns avec les autres. Blanchet descend le premier, et à -60 mètres nous annonce son arrivée. La corde d'assurance ramenée, je m'équipe à mon tour et, avec un brin d'émotion, je m'enfonce dans les ténèbres. Quoique la descente soit longue, pénible le long du boyau étroit jusqu'au moment où je pendule dans le vide de la grande diaclase

déjà reconnue par Ponnau, aucun incident ne vient interrompre la monotonie des échelons qui se succèdent interminablement.

— Courage ! me crie Blanchet. Vous arrivez.

En effet, mes pieds heurtent bientôt un cône d'éboulis et je culbute auprès de mon ami. Me voici au but. Je n'ai plus qu'à me débarrasser de cette maudite corde qui m'étrangle.

Le voilà donc, le fond tant désiré de cette vaste salle, le fond de cette caverne que personne n'a jamais vue, que jamais être vivant n'a parcourue... Erreur ! Un crapaud, vivant, par quel miracle ! qui s'évertue vainement à gravir la paroi surplombante, tandis que des carcasses de moutons jonchent le sol.

Tous deux seuls, à 60 mètres sous terre, sans autre lien avec les trois amis qui veillent au pied du Malh Négré qu'un pauvre petit sifflet ! Minutes palpitantes dans ce palais de marbre qui défie l'audace des architectes les plus hardis. Sur nos têtes, l'immensité d'un vide que deux photophores conjugués n'éclairent pas jusqu'à la voûte : comme un fil ténu de la Vierge, l'échelle se tord et fuit, brillante, vers un ciel que nous soupçonnons, mais que nous ne voyons pas.

A nos pieds, une galerie spacieuse descend rapidement vers de nouveaux horizons : nous l'enfilons. Une roche noire, monstrueuse, menaçante, la roche Tarpéienne, coupe le couloir en deux. Nous choisissons chacun une voie différente : c'est pour nous retrouver devant une banquette de un mètre de hauteur qui dresse un barrage protecteur en face d'un second gouffre. Blanchet se hâte d'aller récupérer ce qui nous reste de matériel : grâce à quoi nous atteignons de justesse, à —100 mètres, une deuxième salle chaotique aux murs scintillants de cristaux et d'excentriques innombrables. Prudemment, car des trous sombres baillent dans l'ombre traîtresse, nous avançons, dans un décor de féerie, à la recherche d'un plan incliné ou d'une cheminée. Sous des plafonds bas, par des galeries ruiniformes, agrippés à des prises qui s'effritent au moindre effleurement, nous allons nous coïncer au cul-de-sac redouté. A la cote —135 mètres, un petit laquet dort silencieux : des stalactites, vraies figures d'apocalypse, baignent à sa surface et font miroiter de mille feux les eaux limpides.

L'exploration serait-elle terminée ? Inconscients du chemin parcouru, oublieux de l'ivresse vécue dans cette diaclose incomparable, nous ne songeons qu'à une chose : continuer, aller toujours plus loin, descendre toujours plus bas. Il ne se peut pas qu'une vie soit fauchée en pleine jeunesse, que le rideau se lève sur la scène la plus pathétique, que le brouillard s'abaisse sur la cime quand l'horizon va s'étendre à l'infini, qu'une grotte aboutisse à une impasse quand la forêt des concrétions immaculées et vierges démontre le travail de creusement incessant et éternel des eaux souterraines. Aussi, sous l'impulsion d'un espoir irrésistible, nous revenons à la salle supérieure, à la recherche de voies nouvelles, de paysages nouveaux. Nous jouons de malheur. Tous les passages sont verticaux. Sans matériel, impossible de tenter quoi que ce soit dans des puits où les pierres rico-

chent et répercutent leurs échos moqueurs de surplomb en surplomb jusqu'aux voûtes perdues, tout là-haut, dans l'immensité. Refrain connu : il faudra revenir.

Et on revient.

Le 9 août 1945, M. Sarding, président du Spéléo-Club Pyrénéen, organise une nouvelle expédition : il passera même plusieurs jours sur les Pernes et visitera en outre les gouffres de Yantot, du Malh Boun, de la Louzère, du Serrat dets Estalhots et de la Cantère dets Bernets. Avec quinze toulousains dûment entraînés, il fait sensation lorsqu'il débarque à Saint-Pé, du train de 14 heures, des sacs lourds surmontés de casques et de lampes, trois cents mètres d'échelles, autant de cordes, du carbure, des tentes, des vivres, que sais-je encore ? La charrette de Joseph Gaye, tirée par une paire de bœufs puissants, suffit à peine à contenir ce chargement hétéroclite.

En présence de ce matériel imposant, nous respirons déjà l'atmosphère des grandes aventures. Les langues se délient. Pour se prouver qu'il est capable d'atteindre des profondeurs que le mirage creuse toujours davantage, chacun y va du récit de ses exploits passés et de ses performances. Dieu sait si les galéjades sont faciles sur les bords de la Garonne ! Grâce à ces discussions passionnées, le chemin paraît court de la gare au bivouac de Couret, la soirée dans la grange plus courte encore. Et quand, très tard, le silence s'établira dans les parfums enivrants du foin nouveau, quelles ondes subtiles pourront transmettre les rêves et les cauchemars qui hantent ce « turoun » d'ordinaire si calme ?

Avant l'aube, quatre ânes robustes des Pyrénées pénètrent dans la cour de la ferme et sonnent le réveil en fanfare. En quelques instants, tout le monde est sur pied et s'affaire aux préparatifs du départ. Le soleil se lève à peine quand la colonne s'ébranle, en file indienne, sur le sentier de la Coussole, via le Malh Négré et la Courouo. Au début, tout marche à souhait : on rit, on chante, on devise gaiement. Malgré le poids de leur bât, les ânes trottaient allègrement, tant ils sont fiers de l'honneur qui leur échoit : ne sont-ils pas les auxiliaires indispensables de la grande journée ? Mais, à la fontaine, la pente s'accroît, les lacets se font plus courts et plus roides, les branches des hêtres s'abaissent à hauteur des naseaux. On n'a pas atteint Cot de Haü qu'un pied dérape : un baudet tombe, empêtre ses pattes dans les cordages et envoie rouler au fond des lhers boîtes de graisse et seaux de confiture. Un peu plus loin, au tour du second. Vingt kilos de pommes et de poires, par bonds désordonnés, vont retrouver la confiture et achever la marmelade. Seuls, les ânes aux échelles, en véritables spéléologues, tiennent ferme et parviennent incontinent au Pladit, lieu de campement.

Du fait de ces incidents, la caravane se disloque en plusieurs tronçons, ce qui déchaîne chez le Président une humeur exécrationnelle. Personne ne s'en émeut outre mesure, car on sait que l'orage sera vite dissipé. D'ailleurs, son verbe sonore, au timbre savoureux de Toulouse, répercuté d'écho en écho jusqu'aux Aralhas et au Coumat det Parech, contribue énergi-

quement à recharger les pauvres bourrins et à sauver quelques pommes mâchées.

« J'ai tant fait que mes gens sont enfin sur les monts », pourrait dire le Président, qui entend volontiers la plaisanterie. Et c'est vrai ! Après le rapaillon de la Taülade, nous sommes au Pladit, auprès d'une source fraîche et limpide, en bordure des hêtres, à deux pas du gouffre, objet de nos rêves, de nos désirs, de nos conversations depuis de longs mois. Une soirée de repos à 1.200 mètres, face aux Pyrénées et à la plaine : demain nous serons dispos pour les plus grands exploits.

Comme s'il était besoin d'exalter encore les cœurs, l'aube du 11 août se lève radieuse derrière le Pic du Midi de Bigorre. Pendant que l'abbé Cathala, notre aumônier, achève la messe dans un cadre de rochers, le soleil surgit à l'horizon et répand sur le paysage la féerie de ses couleurs tour à tour tendres et flamboyantes, alternant du violet au rose et au pourpre. Intérieurement, chacun remercie Dieu de nous octroyer une telle journée pour un tel gouffre. Le déjeuner ne traîne pas, je vous assure : une seule pensée, un seul but : le « Puts de la Courouo ».

Séгур descend le premier, suivi bientôt de Baylac, du Président, de moi-même, d'autres encore. Pour franchir cette longue verticale de 60 mètres et ménager ses forces, chacun prend son temps et avance posément, échelon par échelon. La manœuvre ne manque pas de charme, car de tous côtés fusent les réflexions les plus amusantes. L'abbé Aymard a maille à partir avec les crochets de ses souliers qui s'obstinent à se fixer sur les filins de l'échelle pour entraver sa progression. Aussi n'est-il pas étonnant que, sous le coup de l'énerverment, la diaclose retentisse d'interjections académiques qui excitent, suivant le tempérament des observateurs, hilarité ou scandale.

— Ne vous étonnez pas ! Il est à peine sorti du séminaire. Il se corrigera.

Tout le monde est au premier palier et dévale rapidement dans l'immense diaclose jusqu'au pied de la roche Tarpéienne, le gigantesque bloc de marbre dressé sur le deuxième gouffre. Les agrès placés, on descend un à un à cent mètres sous terre, jusqu'à la salle aux excentriques et aux colonnes ; pendant que les uns mettent en place le matériel pour les trois gouffres ouverts dans le plancher crevé, les autres observent les décors féeriques qui parent la grotte.

Horreur ! Le Président vient de découvrir un squelette humain, les bras en croix, les jambes brisées, sans un vestige de vêtements ni de chaussures, étendu sur une dalle glacée. Réunis autour de ces ossements rongés par l'humidité des siècles (seule la mâchoire est bien conservée) nous n'osons plus parler, tant l'émotion nous étreint le cœur. De quel drame horrible l'aven de la Courouo fut-il jadis le théâtre ? Nous avons devant nous les restes d'un jeune homme, presque un enfant, 17 ans au plus, aux dents saines et blanches. Sous le règne d'Henri IV ou de Louis XIII, à une époque antérieure peut-être, tout à la joie de se prouver sa force et son agilité, il devait courir là-haut après ses brebis, pâtre heureux de Batsurguère ou de Riculhès. Quand il aperçut le

gouffre, il était trop tard : il avait plongé dans les ténèbres affreuses de l'abîme. Il n'était pas mort dans sa première chute cependant et son agonie dut être épouvantable. Horriblement contusionné par un bond de 60 mètres, il eut la force et le courage de se traîner le long de la rampe décline. En quête d'une issue impossible vers la lumière du jour, au pied de la roche Tarpéienne, il put se hisser sur la murette qui barre le passage et protégé d'un à-pic de 40 mètres. C'est de là que, n'en pouvant plus, exsangue, inanimé sans doute, il fut projeté sur la dalle où nous venons de le retrouver.

Pendant que le Président et moi recueillons pieusement les pauvres restes du berger, les jeunes ont poursuivi l'exploration de l'aven. Des cris ne tardèrent pas à s'élever des entrailles de la terre :

— Nous sommes au fond. Les trois puits convergent au bord d'un laquet. C'est la fin.

C'est la fin ! Mais alors ! Les espérances de l'an dernier ! Les cailloux qui mettaient tant de temps à tomber et dont l'écho résonne encore à mes oreilles ! Ce n'était pas une illusion. Il y a un instant à peine, Ségur estimait ces trous très profonds et assurait qu'il faudrait plus de cinquante mètres d'échelles.

« Cherchez encore ! Ne laissez pas une fissure inviolée ! Regardez toutes les fentes ! N'y a-t-il pas un passage à désobstruer ? »

Tout a été fait, tout a été tenté, et vous savez si Baylac et Ségur s'entendent à forcer les chatières ! C'est bien fini ! Voici le laquet, les stalactites, vos traces. Blanchet et vous-même avez atteint le terminus en octobre.

Déçu, découragé, je ne songe même pas à rejoindre mes camarades. Il n'en vaut plus la peine, et je vais remplacer ceux qui sont restés à l'assurage.

Le lendemain, je me suis reproché d'avoir cédé à une impression de dépit. Par sa profondeur, 135 mètres, les proportions de sa gigantesque diaclose, la finesse de ses prolifères excentriques, la variété de ses draperies, la majesté de la roche Tarpéienne, la transparence des eaux de la laquette, la difficulté passionnante de cette longue descente verticale, l'aven de la Courouo est une des curiosités spéléologiques les plus remarquables de notre région, et Dieu sait pourtant si les Pyrénées en sont riches ! Je ne crains qu'une chose : d'avoir révélé cette splendeur ; que les ingénieurs et les financiers soient tentés, un jour, de l'exploiter commercialement. Dans mes cauchemars, je vois parfois des téléferiques tendre leurs câbles dans la vallée du Boustu et les ascenseurs déverser des foules de « philistins » où agonisa dans une lugubre solitude le petit berger de nos montagnes. J'espère que des Palois ou autres Béarnais voudront bien m'accompagner une fois encore au fond de cet aven avant que toutes ces catastrophes ne soient accomplies.

B. ABADIE.